

Arthur Vernon

Réconciliation

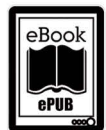
Réhabiliter le sexe à l'heure du post-#MeToo



Roman-essai



ÉVEIL  SOCIÉTÉ



Arthur Vernon

RÉCONCILIATION

Réhabiliter le sexe à l'heure du post-MeToo

Roman - Essai

ÉDITIONS DE L'ÉVEIL
NOISY-SUR-ÉCOLE, FRANCE

© Les Éditions de l'Éveil, 2026,
tous droits réservés

1.MP.1000-02/26

« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. » (Art. L. 122-4 du Code de la Propriété intellectuelle)

Aux termes de l'article L. 122-5, seules « les copies strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, sont autorisées.

La diffusion sur Internet, gratuite ou payante, sans le consentement de l'auteur est de ce fait interdite.

édition papier ISBN 978-2-37415-152-6

édition numérique Pdf ISBN 978-2-37415-129-8

édition numérique Epub ISBN 978-2-37415-130-4

« Chère Connasse,
Raclure d'utérus pourri, excrément de caniveau,
Illustration de la fertilité du monde en immondices,
Comment peux-tu vivre sans avoir envie de te défenestrer à chaque instant
Pour les horreurs quotidiennes que tu commets,
Toi comme tes congénérées, dans ton insouciance crasse,
Dans les actes de chaque instant, sans remord ni regret,
Ériger la monstruosité comme une modalité de vie
À l'encontre des hommes, au moins de moi, puis-je en témoigner,
Quand dans le métro, ce matin, je t'ai rencontrée,
Enveloppée de ta doudoune moelleuse qui enrobait ton corps,
Osant le collant de laine mauve qui sculptait tes jambes à mi-cuisses,
Mordillant ta lèvre, absorbée dans ta lecture, l'œil pétillant,
Les cheveux tirés, un vernis à peine craquelé au bout des ongles
De cette main fine qui saisissait un livre comme n'importe qui aimerait
être saisi,
De tout ton corps émanait la plus violente expression du désir suscité,
Assise face à moi, subjugué, suffoquant, et déjà annihilé,
Huit stations, jusque Charles de Gaulle Étoile, pour ma correspondance,
Je dus me lever, ne pas te quitter des yeux une seconde, même sur le quai,
Te voir partir à jamais, toi et les plaisirs uniques que nous aurions pu
partager.
Toi qui dans la plus abjecte version de l'humanité,
Faisant des médecins nazis des chiots et de leur torture des caresses,
À commis un crime contre mon humanité, avec la plus insoutenable des
légèretés,
Toi qui devant mon émerveillement n'a jamais daigné
Reconnaître mon existence et mon désir, et même bien pire,
Ne serait-ce qu'au moins lever les yeux et me regarder. »

Échanges retranscrits ci-dessous à partir d'une application affichant en temps réel la saisie de l'interlocuteur et permettant ainsi à chacun d'intervenir à tout moment ; ces échanges ont ensuite été relus et corrigés par les correspondants aux fins de la présente édition.

Cher Maître,

Comme convenu lors de notre agréable conversation téléphonique, je vous adresse le courrier incriminé, celui qui me vaut aujourd'hui d'être poursuivi devant le Tribunal correctionnel de Paris pour incitation à la haine, injure publique et outrage sexiste.

J'insiste : je ne suis pas l'auteur de ce texte, je me suis contenté de le partager sur mon compte insta @Douxdouxdisdonc.

J'ai encore du mal à croire qu'il ne s'agisse pas d'une plaisanterie et que je doive réellement me présenter à l'audience. Vous me le confirmez ?

Bien cordialement,

Édouard Nabeau

Cher Monsieur,

Je vous renouvelle mes remerciements pour votre confiance : je serai honoré de vous assister dans ce dossier et de le plaider devant le Tribunal. Compte tenu de la nature des infractions poursuivies, les juges seront particulièrement sensibles à votre présence.

Je vous rappelle que vous êtes convoqué devant le Tribunal sur citation directe de l'association « Osez devenir chienne ». Cela signifie qu'il n'y a ni enquête, ni juge d'instruction : l'association estime les infractions suffisamment caractérisées pour vous faire comparaître sans investigation préalable.

Le fait que vous n'ayez pas rédigé le texte ne vous exonère pas de votre responsabilité pour l'avoir publié. Vous m'avez indiqué que votre page Instagram connaissait un certain succès ?

Je vous propose comme ligne de défense de démontrer que ce courrier, aussi colérique et outrancier soit-il, ne constitue ni une

incitation à la haine des femmes, ni une injure¹, et encore moins un outrage².

Votre bien dévoué,
Christian Carrière

Cher Maître,

Je ne comprends déjà pas la différence entre ces deux dernières infractions.

L'infraction d'outrage sexiste est récente. Elle a été créée, à l'origine, pour sanctionner les sifflets et interpellations dégradantes adressés aux femmes dans la rue. En pratique, le texte est flou, peu appliqué et surtout difficilement compatible avec l'injure publique. Vous ne pouvez pas être condamné pour les deux à la fois. L'avocate de l'association a visé ces infractions dans la citation pour laisser au juge le soin de trancher.

Je ne veux être condamné pour ni l'une ni l'autre ! N'est-on pas tout de même au pays des droits de l'homme et de la liberté d'expression ? Mon compte insta compte 35.000 followers. J'en suis fier, je le tiens par passion, sans lien avec mon job d'informaticien, où je m'occupe de la maintenance de serveurs – rien de très spectaculaire. J'y partage des points de vue qui bousculent la doxa, avec parfois un ton critique. Le courrier « Chère Connasse » m'a été envoyé par un follower discret @Craquetonslip qui a supprimé son compte après avoir constaté les déferlements de haine dans les commentaires de mon post.

Partager n'est pas écrire, mais publier, c'est assumer. Aviez-vous mentionné la source du courrier ?

Pas du tout, mais le post a déchaîné les passions. Je m'étais contenté de publier le courrier en photo accompagné de la légende « L'avis et la vie d'un follower ».

Donc aucune prise de distance de votre part vis-à-vis de ce courrier au moment de sa publication ?

Je ne comprends pas votre question : est-ce répréhensible d'avoir posté ce courrier ? Je l'ai trouvé extrêmement révélateur, il méritait d'être partagé.

Révélateur ? L'infraction de provocation à la haine sanctionne ceux qui « auront provoqué à la haine ou à la violence [...] à l'égard d'une personne ou d'un groupe de personnes à raison de leur sexe » d'un an d'emprisonnement et de 45.000 euros d'amende³.

Donc vous pensez que je peux perdre ?

Je ne peux pas vous dire que votre dossier soit simple. La citation est solidement étayée, avec une exégèse ligne à ligne du courrier. C'est surtout le néologisme « congenré » qui est exploité par l'association pour soutenir que toutes les femmes seraient visées, et que ce type de propagande anti-femmes ne serait plus tolérable dans l'espace public. Nous pourrions soutenir qu'il s'agit d'une faute de frappe.

Une faute de frappe ? C'est ridicule. Je ne veux pas que ma défense repose sur une faute de frappe, d'ailleurs, je ne crois pas un instant à une faute de frappe. Je veux être compris. Je n'ai pas écrit ce texte, mais je revendique le droit de le publier au nom de la liberté d'expression. Un cri de rage n'est ni une provocation à la haine ni une injure ni un outrage. Je viendrai m'expliquer devant le Tribunal. Serai-je limité dans mon temps de parole ?

Officiellement non. En pratique, si. Le Tribunal traitera une dizaine d'affaires comme la vôtre dans l'après-midi. Les juges préfèrent des plaidoiries rapides : ils écoutent à peine, leur opinion est souvent

déjà formée à l'ouverture de l'audience. En revanche, nous pouvons conclure, c'est-à-dire, produire un argumentaire écrit avant l'audience.

Je prends le risque. Les juges ne pourront pas me mettre un an de prison sans m'avoir entendu jusqu'au bout.

Ils n'hésiteront pas à vous interrompre. Ceci étant, votre casier est vierge : la prison ferme est exclue. Au pire, vous serez condamné à une amende.

Je refuse cette perspective. Je veux gagner. Je veux conserver un casier vierge. Je vais vous envoyer du texte, vous le mettrez en forme dans vos conclusions. Et je prendrai la parole à l'audience. Vous aussi. Je vous paie pour votre talent oratoire.

Je préconisais une défense essentiellement juridique, mais si vous souhaitez développer des éléments de fond, je les relirai et les intégrerai volontiers à mes conclusions.

Parfait, je vous enverrai tout cela progressivement dans les prochains jours, le temps de m'organiser.

Encore merci pour votre soutien : il m'est précieux. Je suis un peu geek, je n'ai jamais eu affaire à la justice, je compte sur votre sagacité.

Bien cordialement,

Édouard

PREMIÈRE PARTIE

AVANT
L'AUDIENCE

Quelques semaines plus tard.

Cher Maître,

Veuillez m'excuser pour ce silence : j'ai pris le temps nécessaire pour rassembler un certain nombre d'éléments. Je vous sou mets ci-dessous un premier plan de travail :

Préambule : Besoin, désir et libido

1. Le besoin sexuel

1.1. Le sexe, un besoin vital

1.2. Perceptions du besoin sexuel

1.3. Conséquences du besoin sexuel sur la libido et le comportement

2. Le pouvoir originel des femmes sur les hommes

2.1. Nature du pouvoir originel

2.2. Réaction des femmes face à ce pouvoir

2.3. Réaction des hommes face à ce pouvoir

Je vous propose que nous poursuivions ces échanges sur cette appli, afin que je puisse recueillir vos commentaires en temps réel si jamais vous êtes disponible au moment où j'écris.

Bien cordialement,

Édouard

Cher Édouard,

N'hésitez pas à m'appeler Christian. Votre réflexion est sans conteste stimulante, mais elle me paraît éloignée de l'objectif immédiat : votre défense à l'audience. Je doute fort que les juges prennent le temps de lire des développements théoriques d'une telle ampleur.

Je me permets donc de renouveler ma proposition : privilégier une stratégie strictement centrée sur l'absence de qualification pénale des faits qui vous sont reprochés.

Votre bien dévoué,

Christian

Cher Christian,

J'ai longuement réfléchi. Dans le contexte actuel, je suis conscient que je peux être condamné. Le simple fait qu'une association, aussi extrémiste soit-elle, ait estimé légitime de solliciter mon châtimeut ne peut me laisser indifférent. Je souhaite donc prendre le temps d'en poser le contexte. Et je compte sur votre éloquence pour porter cet éclairage devant le Tribunal.

Je comprends. Et comme j'ai à cœur que mes clients soient pleinement satisfaits de mon travail, permettez-moi de vous rappeler que je facture mes honoraires au temps passé : plus je travaille, plus le coût augmente. Ma stratégie initiale présentait aussi l'avantage de limiter votre exposition financière.

C'est aimable de me le rappeler. J'en ai pleinement conscience, j'accepte ce surcoût.

Pour gagner du temps, j'entre donc directement dans le vif du sujet avec le préambule.

PRÉAMBULE

BESOIN, DÉSIR ET LIBIDO

Le psychologue Julius Frankenbach a conduit une étude visant à analyser les différences de genre en matière de libido. Sa méta-analyse portant sur 211 études et 621.463 individus aboutit à la conclusion suivante :

« Notre méta-analyse démontre que le désir sexuel des hommes est plus fort que celui des femmes, avec un effet de taille moyen à élevé ($g = 0,69$). Les hommes pensent et fantasment plus souvent au sujet du sexe, éprouvent plus fréquemment des affects sexuels tels que le désir et s'engagent plus souvent dans des comportements sexuels solitaires (masturbation). » (Julius Frankenbach et al., *Sex Drive: Theoretical Conceptualization and Meta-Analytic, Review of Gender Differences*, 2022⁴)

Cher Édouard, pardonnez-moi de vous interrompre si tôt, mais je vous invite à la concision ; une étude était-elle réellement nécessaire pour établir que les hommes manifestent, en moyenne, une appétence sexuelle plus marquée que les femmes ?

Ce qui vous semble relever du lieu commun, Cher Christian, est précisément contesté par mon accusatrice. En parcourant le site de l'association « Osez devenir chienne », vous constaterez que leur corpus idéologique soutient que la libido féminine et masculine serait naturellement équivalente, mais altérée par le patriarcat, lequel favoriserait l'expression du désir masculin au détriment de celui des femmes.

Votre étude ne contredit pas cette position.

En apparence seulement. La plupart des travaux ne distingue pas clairement l'influence respective de la biologie et de la culture, souvent en raison de la diversité disciplinaire de leurs auteurs. Une analyse croisée permet, à mon sens, de mieux appréhender les ressorts de la motivation sexuelle.

Vous cherchez donc à concilier l'inné et l'acquis ? Ce débat n'est-il pas, depuis longtemps, tranché ?

Tous les scientifiques s'accordent aujourd'hui à considérer que les comportements humains procèdent à la fois des gènes et de la culture, les divergences portent encore sur la part respective de ces influences. En matière de sexualité, je propose de distinguer l'influence des gènes et de la biologie sous le terme « besoin [sexuel] » et celle de l'environnement et de l'expérience personnelle sous celui de « désir [sexuel] ».

J'avance ainsi le postulat de l'équation libidinale suivante :

$$\text{besoin} + \text{désir} = \text{libido}$$

La libido (« *sex drive* » dans les études anglosaxonnes) se définit comme la motivation à rechercher des expériences sexuelles et le plaisir qui leur est associé ; elle correspond, en somme, à l'appétit sexuel ressenti.

Bien que façonné par l'expérience, le désir repose également sur un socle biologique. L'être humain, à l'instar de nombreux animaux, dispose d'un circuit de la récompense dit « dopaminergique » car la dopamine y joue un rôle central : lorsqu'une expérience est perçue comme agréable, ce neurotransmetteur est libéré dans certaines régions du cerveau, déclenchant une sensation de plaisir et renforçant la motivation à renouveler l'expérience. Ce circuit de

la récompense est notamment impliqué dans les comportements addictifs, qu'il s'agisse d'un carré de chocolat après un repas, d'une injection d'héroïne ou de jeux d'argent.

Comme tout plaisir, le plaisir sexuel obéit à ce mécanisme : lorsqu'une relation sexuelle procure du plaisir, l'individu est incité à en renouveler l'expérience. Le désir fonctionne de manière similaire chez les femmes et les hommes : le circuit de la récompense est identique dans les cerveaux féminins et masculins. Le désir demeure ainsi propre à chaque individu façonné par son histoire personnelle, tout en s'inscrivant dans un environnement social et culturel qui l'influence.

Édouard, pardonnez-moi cette interruption, mais j'ai l'impression que vous destinez ces développements à un autre interlocuteur. Je vous le rappelle : je suis votre avocat, en charge de votre défense pénale.

Christian, je vous en prie, laissez-moi sensibiliser les magistrats à quelques notions scientifiques aussi élémentaires qu'indispensables ; je ne souhaite pas être jugé par des ignares.

L'hypothèse des doubles standards sexuels⁵ suggère que les hommes sont perçus positivement et socialement récompensés lorsqu'ils adoptent des comportements sexuels permissifs, tandis que les femmes sont, pour ces mêmes comportements, perçues négativement et socialement sanctionnées.

Or, conformément à la théorie de l'apprentissage social⁶, les comportements récompensés ont davantage de chances d'être reproduits, tandis que les comportements sanctionnés tendent à disparaître. L'environnement culturel façonne ainsi les comportements sexuels : il les encourage chez les hommes et les décourage chez les femmes. Autrement dit, la culture ne crée pas le désir, elle le canalise.

Bon. Si je suis vos élucubrations, vous seriez donc ici parfaitement en phase avec l'association féministe ?

Oui, entièrement d'accord en ce qui concerne le « désir ». La divergence tient au fait que l'association postule implicitement que « désir = libido » et qu'elle nie l'existence même du « besoin ». C'est précisément cette confusion qui biaise son analyse et rend nécessaire la démonstration de l'existence du besoin sexuel, ainsi que de ses conséquences.

CHAPITRE 1

LE BESOIN SEXUEL

1.1 - LE SEXE, UN BESOIN VITAL

La vie est une succession de hasards miraculeux. Le Big Bang engendre la matière, puis celle-ci, contre toute attente, passe de l'inerte au vivant. Ces événements paraissent si improbables que certains scientifiques se sont laissé tenter par une croyance en un Dieu horloger⁷ popularisé par Voltaire⁸. En réalité, la science ne cesse de dévoiler l'infinie (ou presque) complexité du vivant et de son apparition. Des milliards d'événements surviennent à chaque seconde dans l'Univers. La quasi-totalité n'aura aucune conséquence.

Puis, sur l'une parmi des trillions de planètes, là où les conditions biologiques se sont trouvées réunies (présence d'eau, température modérée, stabilité relative, etc.), la matière a fini par engendrer des cellules vivantes. Certaines n'ont pas su se reproduire et ont disparu. D'autres ont accompli ce nouveau miracle qui allait devenir la définition même du vivant : la capacité à se perpétuer.

Le vivant n'est qu'une succession d'imperfections. Loin de toute finition divine, il procède par essais, erreurs et bricolages. Ainsi, 99,9 % des espèces ayant existé sur la planète Terre ont purement et simplement disparu⁹. Ne subsistent que celles qui ont survécu à de multiples événements dévastateurs, dont cinq extinctions massives, ou celles apparues plus récemment, parmi lesquelles l'*homo sapiens sapiens*.

Ce dernier s'est distingué par une intelligence lui permettant de conceptualiser sa propre existence. Faute de connaissances scientifiques, l'homme a inventé une myriade de récits pour expliquer son avènement terrestre, attribuant fréquemment cette création à une ou plusieurs entités mystiques appelées « dieux ». À défaut de

savoir, l'homme disposait d'angoisses et d'imagination. Il utilisa la seconde pour apaiser les premières. Chaque fois qu'il inventa un ou plusieurs dieux, il élabora également un corpus de règles. Ces dernières, devenues mythologies puis religions, exercèrent un impact profond et durable sur la vie des hommes.

En 1859, Charles Darwin publia *L'origine des espèces*¹⁰. Il y développa la théorie de l'évolution, selon laquelle les espèces se transforment et se diversifient au fil du temps sous l'effet de mécanismes tels que la sélection naturelle, les mutations génétiques, et la dérive génétique, conduisant à l'apparition de nouvelles espèces. Cette théorie, profondément révolutionnaire, battait en brèche l'un des piliers des civilisations humaines : l'homme n'avait pas été créé par des divinités ; il était le produit d'une longue lignée d'espèces animales préexistantes. Confirmée dans les décennies suivantes, elle donna lieu à un consensus scientifique si large que le concept religieux devint, du point de vue rationnel, caduc. Dès lors, les hommes auraient dû s'affranchir des règles religieuses édictées par une poignée d'entre eux. Non que toutes ces règles fussent mauvaises, mais une refonte morale à l'aune des connaissances scientifiques paraissait désormais légitime.

Cher Édouard, après toutes ces explications, je ne vois toujours pas où vous voulez en venir. Le Tribunal n'aura pas ma patience. Vos développements m'intriguent, certes, mais était-il nécessaire de remonter à l'atome pour évoquer les religions ? Et surtout, quel rapport entre Darwin et les injures sexistes dont vous êtes accusé ?

Cher Christian,

Je vous invite une nouvelle fois à la patience, comme le Tribunal, du reste. Je poursuis.

Darwin a enterré les religions, mais il a aussi été le précurseur de recherches scientifiques réalisées avec des moyens autrement plus modernes. Parmi ses héritiers intellectuels, l'éthologue Richard

Dawkins a montré que les organismes vivants se comportent comme des « robots » programmés pour transmettre leurs gènes¹¹. En réalité, l'objectif ultime de tout être vivant est de transmettre ses gènes, à n'importe quel prix. Dawkins démontre d'ailleurs que les gènes influencent le comportement des organismes pour maximiser leur propre succès reproductif. Paradoxalement, ces gènes, dits « égoïstes » car faisant passer en priorité leur perpétuation, peuvent favoriser chez les individus qui les portent des comportements altruistes et coopératifs, notamment au sein de la famille. L'altruisme n'est alors plus une vertu morale, mais parfois une stratégie évolutive parmi d'autres, seul important l'objectif final de survie des gènes, comme l'a établi W.D. Hamilton¹².

Cette règle impérieuse de la transmission des gènes est la raison même de notre existence dans un environnement fondamentalement indifférent au développement de la vie. Ce n'est pas l'environnement qui s'est adapté à la vie, mais la vie qui s'est adaptée à son environnement. Si un être vivant avait pu exister sans avoir eu comme mission principale de se reproduire, il n'existerait plus – il aurait peut-être mené une vie heureuse, mais sans les efforts nécessaires à la reproduction, ses gènes se seraient éteints avec lui.

Connaissez-vous, Christian, la différence entre le gène et vous ?

L'exercice que vous pratiquez est déjà suffisamment périlleux pour vous dispenser d'y ajouter des devinettes.

Christian, vous allez mourir, je vais mourir, nous allons tous mourir, mais pas nos gènes qui peuvent survivre pendant des générations.

D'abord, vous êtes particulièrement désagréable pour me rappeler à l'insignifiance de ma condition humaine et à sa proche disparition. Surtout, je ne comprends pas votre raisonnement : quand mon corps sera dévoré par les vers, mes gènes seront engloutis avec lui.

Vous êtes un être unique, et tant que le clonage ne sera pas licite, cet être unique disparaîtra à votre mort. Mais si vous avez transmis vos gènes, ceux-ci subsisteront à l'identique dans un autre corps. Ce seront bien exactement les mêmes gènes, chez vous et votre descendance. Le gène est la forme la plus durable du vivant connue. L'individu n'est qu'un véhicule au service des gènes qui le programment. Certes, un gène peut muter. Le vivant est ainsi le produit d'innombrables variations. Celles qui confèrent un avantage évolutif ont davantage de chances de se perpétuer que les autres. Tout existe, bouge et se transforme : rien n'est parfait. Tout relève du « bricolage »¹³ : si le mécanisme fonctionne et se reproduit, il survit, quand bien même il serait ridicule (qui ne tue pas). La nature ne vise pas l'élégance, mais l'efficacité.

L'épisode du Covid-19 illustre parfaitement cette logique. Lorsque le virus a déferlé sur le monde au début de l'année 2020, il s'est révélé relativement létal pour son hôte humain, à l'instar de la grippe espagnole un siècle plus tôt. D'un point de vue évolutif, la stratégie était médiocre : une fois l'humain décédé, le virus disparaissait également faute d'avoir transmis son génome. Le variant Omicron et ses multiples dérivés ont réglé efficacement le problème : la létalité du virus est devenue marginale, mais la transmissibilité est restée élevée. Ce qui tue trop vite disparaît, ce qui circule survit, et le virus existe donc toujours aujourd'hui, comme celui de la grippe. Chez les humains, les exemples d'imperfection sont innombrables. Quel est, par exemple, l'intérêt évolutif des règles douloureuses chez les femmes ? Celles qui en souffraient ont néanmoins continué à se reproduire avec succès, transmettant cet inconfort de génération en génération. Corriger un trait qui n'entrave pas la perpétuation n'offre aucun avantage évolutif.

La reproduction est donc impérieuse, inhérente à notre constitution biologique. Or, chez les humains, comme chez de nombreux animaux, elle s'opère par l'intermédiaire d'une relation sexuelle entre une femelle et un mâle.

Le psychologue Abraham Maslow en tirait les conséquences dans sa fameuse pyramide des besoins¹⁴. À sa base figurent les besoins fondamentaux, notamment les besoins physiologiques : respiration, nourriture, eau, sexe, sommeil, homéostasie (régulation intérieure des constantes du corps) et excrétion. L'un des débats suscités par sa publication de 1943 portait précisément sur cette place accordée au sexe. L'argument critique était synthétisé comme suit : « *On meurt si l'on ne respire pas, si l'on ne boit pas, si l'on ne mange pas, si l'on ne dort pas, etc. mais on ne meurt pas faute de relations sexuelles.* » Maslow avait pourtant bien raison : à défaut de relations sexuelles, le gène ne peut se reproduire et il va donc bel et bien mourir.

Plus récemment, le neurobiologiste Jean-Didier Vincent évoquait dans son ouvrage *Biologie du couple*¹⁵ trois « désirs » : celui de la nourriture, de boire et du sexe. Il affirmait que le plus fort de ces trois « désirs » était celui du sexe. Cette interprétation provient de cette expérience parmi les plus citées dans les études biologiques traitant de sexualité : une électrode est implantée dans le cerveau d'un rat. Lorsque le rat actionne un levier, cette électrode stimule une zone cérébrale qui procure un plaisir intense. Confronté à ce dispositif, l'animal actionne le levier des centaines de fois, en oublie de boire et de manger, et finit par mourir. En réalité, cette expérience témoigne surtout de la prévalence du plaisir sexuel sur tout autre, car en appuyant sur un levier, le rat surstimule son circuit dopaminergique qui lui procure un niveau de plaisir tel qu'il est incapable de s'arrêter même pour boire ou manger.

Jean-Didier Vincent rejoint ici le postulat formulé par le philosophe Arthur Schopenhauer : « *Le besoin sexuel est le plus violent de nos appétits. Le désir de tous nos désirs.* » Schopenhauer savait parfaitement que la finalité du besoin sexuel était d'assurer la perpétuation de l'espèce. Il n'en soulignait pas moins son intensité, au point de considérer qu'il pouvait priver l'homme de sa raison et altérer sa santé mentale¹⁶. L'*imperium* génétique de la reproduction bascule ainsi dans un véritable *imperium* du sexe.

Ce besoin n'est toutefois pas ressenti de manière identique par les femmes ou les hommes, pour des raisons biologiques, mais aussi culturelles.

Il est certes possible que les deux sexes ressentent ce besoin sexuel : « Dans son ouvrage *La vie sexuelle en URSS* (Mikhaïl Stern, Albin Michel, 1979), le sexologue et dissident Mikhaïl Stern raconte comment, en 1922, des hommes et des femmes ont battu le pavé de Moscou dans le plus simple appareil en scandant : "Amour, amour, à bas la honte !" . Lors des manifestations, les femmes portent les pancartes, les hommes des fleurs, et tous revendiquent d'assimiler la sexualité à "un besoin physiologique qu'il faut satisfaire aussi simplement que la soif et la faim", écrit Stern. » (Peggy Sastre, "Ce que je veux sauver"¹⁷, et avec la réaction de Lénine à cette proposition dans *Ex Utero*¹⁸)

Néanmoins, ce besoin est ressenti de façon plus prégnante chez les hommes.

Les différences fondamentales entre la femme et l'homme tiennent à leurs modalités reproductives respectives. La femme produit un ovule par mois et l'homme des millions de spermatozoïdes par jour. Une fois enceinte, la femme a la certitude que l'enfant à naître est le sien et elle ne peut plus être fécondée pendant au moins neuf mois. L'homme, quant à lui, ne sait jamais s'il est le père de l'enfant, mais il peut féconder des femmes sans discontinuer. Certes, les tests ADN établissent aujourd'hui avec certitude une paternité, mais ces tests n'existent que depuis quelques dizaines d'années et ne sont donc pas intégrés dans le programme génétique humain façonné sur des dizaines de milliers d'années. L'homme demeure biologiquement programmé comme s'il ignorait s'il est le père de l'enfant. Dès lors, sa stratégie reproductive consiste à féconder le plus de femmes possibles, en espérant que dans le lot, il aura pu transmettre ses gènes. La stratégie reproductive féminine est d'une tout autre nature : étant certaine d'avoir transmis ses gènes, elle s'assure à la fois que le géniteur dispose d'un patrimoine génétique attractif qu'il transmettra à sa progéniture et à la fois qu'il sera en mesure de

consacrer du temps et des ressources à la protection de sa famille – ce dernier critère étant nuancé, les *homo sapiens sapiens* semblent avoir vécu largement en communauté, et la surveillance et l'éducation des enfants reposeraient ainsi sur plusieurs adultes de la communauté plutôt que sur le seul père.

Jean-Didier Vincent résume cette tension fondamentale :

« La guerre des sexes est quasi universelle dans le règne animal. Les mâles et les femelles ont en effet dans la reproduction des intérêts contradictoires. Les premières [sic] se montrent exigeantes sur la qualité des mâles [...] ; les seconds cherchent à tout prix à placer leur semence en multipliant les partenaires et le nombre d'accouplements. » (Jean-Didier Vincent, *Biologie du couple*, précité)

Une anecdote scientifique illustre le propos du neurobiologiste. Alors que l'ancien président des États-Unis Calvin Coolidge visitait une ferme avec son épouse, cette dernière s'émerveillait lorsque l'agriculteur expliquait que le coq s'accouplait une dizaine de fois par jour. « *Tu te rends compte, Calvin, dix fois par jour !* » lança-t-elle à son mari avec un soupçon de reproche mâtiné de jalousie. « *Oui, mais avec dix poules différentes !* » rétorqua à raison son époux. Le président passa à la postérité scientifique avec cette réplique et donna son nom à « l'effet Coolidge » qui fut démontré scientifiquement : après plusieurs accouplements avec une même femelle, le mâle perd l'essentiel de son intérêt sexuel. En revanche, la présentation d'une nouvelle partenaire réactive immédiatement le désir, réduisant de façon spectaculaire la période réfractaire. La nouveauté n'est ici ni un caprice ni une perversion, mais un levier biologique.

Cet effet Coolidge s'inscrit logiquement dans la stratégie reproductive masculine et s'applique aussi aux humains, comme l'a démontré le professeur de psychologie évolutionniste David Buss (dans *The Evolution of Desire*¹⁹), et comme l'ont confirmé de multiples études relayées par Peggy Sastre et Leonardo Orlando :

« Au cours des cinquante dernières années, les chercheurs, dans leur zèle à confirmer une vérité déjà établie par des centaines d'études, ont fini par

constituer d'immenses bases de données sur les préférences et les désirs amoureux et sexuels de centaines de milliers de personnes – de l'Argentine au Zimbabwe, en passant par les cinq continents et tout autre recoin du globe ou culture "exotique" qui pourrait venir à l'esprit. Et les résultats sont invariablement les mêmes : dans chaque continent, chaque pays, chaque île et chaque culture, les hommes expriment le souhait d'avoir un plus grand nombre de partenaires sexuels que les femmes. » (Sexe, science et censure²⁰)

Des recherches complémentaires ont montré que ce besoin sexuel chez les hommes est amplifié par la testostérone.

Je n'ai pas compris. Qu'est-ce qui génère ce besoin sexuel chez les hommes ? L'ADN ou la testostérone ?

L'ADN programme l'homme à transmettre ses gènes, et la testostérone est son essence. Elle confère à l'homme, comme aux mâles, l'énergie de se distinguer dans la compétition intrasexuelle pour accéder à des partenaires.

Consacrant un article à l'effet Coolidge, le psychologue Jesse Bering résume : *« Du porno à l'infidélité en passant par les spermatozoïdes, toutes les données convergent : la nouveauté sexuelle stimule largement plus la libido masculine que la féminine. »*²¹

Comme les femmes ont besoin de moins de partenaires sexuels, leur effort est moindre, les femmes ont donc des taux de testostérone largement inférieurs à ceux des hommes. Carole Hooven synthétise l'impact de la testostérone dans son ouvrage éponyme de référence : *« L'accumulation de données attestant de l'effet Coolidge chez les hommes, quelle que soit leur orientation sexuelle, est convaincante. [...] »*

L'adaptation nécessite des mécanismes qui découlent des gènes qui ont été sélectionnés parce qu'ils confèrent un avantage reproductif. Dès lors que l'on admet que la plus grande libido des hommes et leur préférence pour la nouveauté sont le fruit de l'évolution adaptative, il ne fait guère de doute que la testostérone fait partie du mécanisme. » (Testostérone²²)

L'étude mondiale menée par le psychologue Richard Lippa en 2009²³ confirme ce constat : dans tous les pays étudiés, indépendamment du contexte culturel, les hommes présentent une libido nettement plus élevée que celle des femmes. Ces résultats ont été corroborés par la méta-analyse de 2022 citée en préambule²⁴. Carole Hooven en tire une conclusion sans ambiguïté :

« Si notre milieu influence grandement nos croyances et nos comportements, son effet sur nos instincts primaires, tels que le besoin de manger, de dormir et de sexe, est minime. » (dans *Testostérone*, précité)

Elle confirme une nouvelle fois le besoin universel de sexe. J'insiste sur le fait que Richard Lippa et Carole Hooven démontrent ici l'existence d'un « besoin » tel que je l'ai défini en préambule, et qui est principalement masculin, mais ils ne nient nullement l'influence culturelle et l'expérience personnelle qui relèvent du « désir » (toujours selon la définition en préambule, en lien avec le circuit de la récompense) et qui s'applique de façon équivalente chez les femmes et les hommes.

À la différence des animaux, l'homme dispose d'une conscience, celle de soi, savoir qu'il existe, mais aussi la conscience de ses actes immédiats : le lecteur sait qu'il lit, s'il y a du bruit, il sera en mesure de l'identifier. Un être humain serait capable de gérer trois à cinq actions conscientes simultanément, à l'inverse de son inconscient qui en gère des dizaines en parallèle, notamment l'homéostasie : la température corporelle, l'équilibre hydrique, les niveaux de glucose, le pH sanguin, les électrolytes, etc., plus généralement l'ensemble des paramètres nécessaires à la satisfaction de ses besoins fondamentaux²⁵.

Le cerveau serait d'une taille disproportionnée s'il devait conscientiser l'ensemble de ces processus, et consommerait bien davantage d'énergie. Le cerveau inconscient et le cerveau conscient demeurent toutefois indissociables et communiquent par des mécanismes primaires : des signaux physiologiques (les hormones, pour la faim par exemple) ou des émotions comme la peur face à un danger que notre conscient n'a pas immédiatement perçu.

Comme la reproduction est un besoin physiologique fondamental, elle est prise en charge par l'inconscient, qui adresse au conscient des signaux ou des émotions afin qu'il prenne les mesures nécessaires à sa satisfaction. Ces signaux varient selon l'environnement. Le principal outil à disposition de l'inconscient est la testostérone, dont les sécrétions fluctuent au cours de la journée, et peuvent s'élever brutalement à la vue d'une partenaire sexuelle potentielle. Lorsque le besoin sexuel est matériellement impossible à satisfaire, faute de partenaires disponibles du sexe opposé, l'inconscient continue néanmoins d'envoyer ses signaux, aboutissant à des comportements qui demeurent vains du point de vue reproductif. Il est aujourd'hui établi que l'absence de mixité, souvent imposée, favorise l'émergence de comportements homosexuels, y compris chez des individus se définissant comme hétérosexuels. Les études se sont notamment concentrées sur le milieu carcéral et utilisent des notions telles que « l'homosexualité situationnelle » ou « de substitution », pour qualifier des pratiques résultant d'une privation prolongée de relations hétérosexuelles. Gresham Sykes évoquait déjà ce phénomène comme la troisième « souffrance » de l'emprisonnement dans *La société des captifs*²⁶ (1958), ouvrage de référence toujours cité dans les travaux plus récents, comme ceux de Gwénola Ricordeau (« *Enquêter sur l'homosexualité et les violences sexuelles en détention* »²⁷).

Les exemples culturels d'homosexualité développée en pensionnat sont également nombreux, tant au cinéma (*La mauvaise éducation* de Pedro Almodovar, 2004), qu'en littérature, comme dans *Les bienveillantes* de Jonathan Littell : le protagoniste est devenu homosexuel au pensionnat, au contact de garçons qui l'auraient contraint à satisfaire leurs désirs, désirs auxquels il prétend céder par dépit : « Si je ne peux l'avoir, elle, alors quelle différence tout cela peut-il me faire ? » (*Les Bienveillantes*²⁸).

L'homme est donc soumis à un besoin physiologique qu'il lui faut satisfaire.

Christian, j'achève ainsi la première section du premier chapitre consacré au besoin sexuel.

Vos développements sont intéressants, même si je devine qu'ils sont incomplets et partiels, en vue d'aboutir à une conclusion que je ne devine toujours pas.

Tout cela reste entre nous, mais vous avez raison. Les scientifiques ne sont pas toujours d'accord entre eux, comme le grand public l'a découvert lors des débats houleux de l'épisode du Covid-19. En biologie, les recherches se poursuivent, susceptibles de remettre en cause les études actuelles. Même leur interprétation fait débat²⁹, et un sujet aussi sensible que la sexualité favorise les biais cognitifs. La rigueur exigerait de plus amples développements, mais vous m'avez déjà reproché d'être trop long.

Je vous le confirme : vous partez quand même de très loin par rapport à votre affaire. Cela dit, je continue de lire... et de facturer. En réalité, je ne facture pas par cupidité mais par pédagogie. Je facture car les juges, eux aussi, vous factureront, à leur manière, le temps que vous leur faites perdre.

Vous voulez dire qu'ils alourdiront ma condamnation ? Peu m'importe, je prends le risque. Le plus grave, à mes yeux, n'est pas d'être condamné, mais de ne pas être écouté. Je n'ai donc aucune intention de m'arrêter. J'enchaîne avec la deuxième section.